

PÈRE CYRILLE ARGENTI

HISTOIRE DE L'ÉGLISE EN ORIENT ET EN OCCIDENT

3. LES ÉGLISES DE GRÈCE ET DE RUSSIE, DU XV^e SIÈCLE À NOS JOURS

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 29

Copyright : Radio-Dialogue 2009

La prise de Constantinople par les Ottomans, en 1453, a marqué un tournant à la fois dans l'histoire du monde et dans l'histoire de l'Église. Mais la chaîne qui a transmis l'enseignement et la vie des apôtres, ce que l'on appelle la Tradition apostolique, dont les traces nous sont laissées par les écrits des Pères, ne sera pas rompue pour autant. Il ne s'agit pas, en effet, lorsque l'on parle de Tradition, de simplement lire des ouvrages écrits. Nous ne pouvons comprendre ces ouvrages, de même que l'Écriture sainte, que si nous les vivons dans notre cœur, dans notre âme, dans notre vie quotidienne et dans notre prière. La Tradition est donc un enseignement qui se vit et ne se transmet pas seulement par des écrits mais par la vie de l'Église, par la vie d'une communauté. Les hommes qui vivent intérieurement l'enseignement des apôtres nous le transmettent de façon vivante, réelle et non point académique.

Après la chute de Constantinople, pour parvenir jusqu'à nous, l'enseignement des apôtres, c'est-à-dire la Bible vécue, va se diviser en deux maillons, ou plutôt deux séries, en deux chaînes qui transmettront jusqu'à nous, aujourd'hui, l'enseignement et la vie des apôtres : l'une que nous pouvons appeler la tradition grecque et l'autre la tradition russe. Par ces deux canaux, qui d'ailleurs se rejoindront, la Tradition des apôtres va rester vivante à travers l'occupation ottomane dans les Balkans et l'occupation mongole en Russie.

LA TRANSMISSION DE LA FOI EN GRÈCE, SOUS L'OCCUPATION OTTOMANE

Les monastères

Tout d'abord, l'enseignement, la pensée, la prière de l'Église, se sont trouvés à l'abri de l'occupant dans les monastères. On ne saurait sous-estimer le rôle des monastères, en particulier ceux du mont Athos, qui, dans le secret des cellules et des chapelles, ont transmis de génération en génération l'enseignement des apôtres en dépit de toutes les péripéties politiques. En effet, les armées, les occupants, les dirigeants, les différents tyrans prenaient rarement la peine de pénétrer dans les monastères. Ils les ignoraient ou les méprisaient, les considérant comme insignifiants. C'est pourtant là, dans le secret des cellules monastiques, que le trésor de l'enseignement apostolique a pu être conservé, développé, vécu intensément à travers toute l'occupation ottomane.

Les néo-martyrs

Il y a eu aussi un témoignage d'un tout autre genre, qui a joué un rôle

essentiel. C'est celui des « néo-martyrs ». Ces hommes ont versé leur sang pour témoigner de leur foi chrétienne orthodoxe durant les quatre sombres siècles de l'occupation. Ces saints martyrs sont assez peu connus en Occident, cependant ils sont des milliers, soit des musulmans convertis à la foi chrétienne et mis à mort à cause de cela, soit des chrétiens qui, sous pression politique et menace, étaient devenus musulmans puis s'étaient de nouveau convertis au christianisme et ont été alors mis à mort à cause de leur foi retrouvée.

Pour vous donner une idée du nombre conséquent de ces martyrs, je relève simplement dans le calendrier les néo-martyrs du mois de septembre. (Et la plupart des saint martyrs n'ont pas trouvé place dans le calendrier, beaucoup sont restés anonymes.) Nous avons huit néo-martyrs : saint Angelys, martyrisé en 1680, saint Polycarpe en 1793, saint Athanase de Thessalonique en 1774, saint Jean de Crète en 1811, saint Hilarion le Crétois en 1804, saint Nicolas l'épicier en 1672, saint Jean de Kenista en 1814, sainte Aggilingia en 1764. Vous voyez que chaque mois nous fêtons huit à dix néo-martyrs grecs et on estime qu'il y en a eu des milliers, transmettant par leur sang le témoignage de la foi chrétienne.

L'Église, si elle n'était pas arrosée du sang des martyrs, ne vivrait pas : ce sont eux qui, de siècle en siècle, ont transmis le flambeau de saint Paul, qui nous dit que l'on ne peut vivre pieusement sans être persécuté. Un siècle où il n'y aurait pas de persécutions serait un siècle où il n'y aurait pas de vraie foi, de piété authentique.

Les Pères de l'Église

Au-delà de ce témoignage des monastères et des néo-martyrs, témoins vivants de la foi, il y a eu, en outre, ce que l'on appelle des Pères de l'Église, c'est-à-dire des hommes dont le témoignage n'est pas seulement celui d'une vie sainte, d'une prédication ardente, mais aussi d'écrits qui nous ont laissé la trace de ce témoignage que nous pouvons ainsi recevoir et vivre aujourd'hui. Sous l'occupation turque, ils ont été nombreux en Grèce (je ne parlerai pas de ceux de Bulgarie, de Roumanie, de Serbie, également nombreux).

Parmi eux, j'en sélectionne deux qui représentent deux pôles de témoignage apostolique. L'un que j'appellerai le pôle populaire, missionnaire : un saint prédicateur qui allait de village en village transmettre la foi aux habitants sous l'occupation. Il s'agit de saint Cosmas d'Étolie, né en 1714 et mort en 1779. L'autre pôle est représenté par saint Nicodème l'Hagiorite qui, dans le secret de sa cellule et dans la bibliothèque de son monastère du mont Athos, a lu, médité, rassemblé les écrits des Pères des siècles antérieurs et les a regroupés pour les transmettre à la génération suivante. Il y a donc deux faces : l'une tournée vers le monde pour transmettre à la masse du peuple le témoignage des apôtres, l'autre tournée vers l'intérieur pour conserver, amasser et transmettre la profondeur de tout le trésor apostolique.

1. Saint Cosmas d'Étolie

Commençons par le témoignage populaire de l'infatigable Cosmas d'Étolie.

Son témoignage est vivant, nullement académique. Saint Cosmas parlait de sa chaire, dans une église de village, mais en même temps il dialoguait avec ses fidèles, c'est là une belle tradition qui s'est souvent perdue de nos jours.

L'amour des pauvres

Écoutons donc Cosmas qui prêche : « Comment allez-vous, mes frères ? Vous aimez-vous les uns les autres ? Si vous désirez votre salut, ne demandez rien d'autre en ce monde que l'amour. Y a-t-il quelqu'un dans cette assemblée qui aime ses frères ? Qu'il se lève et qu'il me le dise, je veux lui donner ma bénédiction et demander à tous les chrétiens de lui donner l'absolution, une absolution qu'il ne pourrait acheter même pour mille florins.

« – Moi, saint de Dieu, j'aime Dieu et mes frères.

« – Bien mon fils, que ma bénédiction soit sur toi. Quel est ton prénom ?

« – Costas.

« – Quel est ton métier ?

« – Je garde les moutons.

« – Pour vendre le fromage, le pèses-tu ?

« – Je le pèse.

« – Toi, mon enfant, tu as appris à peser le fromage et moi la charité. La pesée faite avec justice craint-elle quelque chose ? Alors je vais peser ton amour. S'il est entier et si rien ne lui manque, je te bénirai et demanderai aux autres de te pardonner. Mais comment savoir que tu aimes tes frères ? Parcourant les villages pour prêcher, je ne cesse de répéter que j'aime Costas comme mes propres yeux. Mais toi, pour me croire, tu veux des preuves. Moi j'ai du pain, toi tu n'en as pas. Si je t'en donne un morceau cela montre que je t'aime, mais si je mange tout mon pain alors que tu as faim, cela montre que mon amour est faux. J'ai deux verres de vin, si je t'en donne à boire, je te montrerai mon amour, sinon mon amour est faux. Tu es affligé parce que ton père ou ta mère vient de mourir. Si je viens te dire des paroles de consolation, mon amour envers toi est vrai, mais si je passe mon temps à manger, à boire et à danser alors que toi tu pleures et que tu souffres, alors mon amour envers toi est faux ! »

Puis le saint regarda dans l'église un enfant mal vêtu :

« – Aimes-tu ce pauvre enfant-là ?

« – Oui, je l'aime.

« – Si tu l'aimais, tu lui aurais acheté une chemise, puisqu'il n'en a pas. Ton amour est faux. L'amour faux ne conduit pas au paradis. Si tu veux que ton amour soit de l'or, habille les enfants pauvres, je demanderai alors aux chrétiens de te pardonner. Le feras-tu ?

« – Oui, je le ferai.

« – Chrétiens, Costas a compris que son amour était faux et il désire le transformer en or. Il veut habiller les enfants pauvres. Comme nous l'avons assez tourmenté, je vous prie de dire trois fois à son intention : "Que Dieu lui pardonne et aie pitié de lui." »

Vous voyez par ce texte comme la prédication de Cosmas est vivante ! Pas de grande théorie, pas de grands discours que nous qualifierions de « théologiques », non ! un cas concret : un enfant mal vêtu et un membre de l'assemblée qui croit aimer Dieu et qui n'a pas pris soin de vêtir celui qui était nu. Voilà du christianisme orthodoxe au sens authentique, prêché et mis en pratique !

Mais remarquez aussi la parole que Costas reçoit. Ce prêtre qu'est saint Cosmas d'Étolie ne lui donne pas lui-même l'absolution, comme s'il détenait un quelconque pouvoir, il sait que seule l'Église peut pardonner au nom du Christ. Alors il se tourne vers toute l'Église, vers toute l'assemblée, et demande de prier à l'intention du pécheur. C'est toute l'Église qui répète trois fois : « Que Dieu lui pardonne et aie pitié de lui. » C'est toute l'assemblée qui transmet le pardon du Christ. Là, dans ce petit détail pratique, apparaît la Tradition apostolique, l'enseignement orthodoxe. Saint Cosmas d'Étolie ne fait pas de longs discours sur le sens réel du sacerdoce, du clergé et du peuple de Dieu, mais, lorsqu'il s'agit de transmettre le pardon du Christ, il demande au peuple de Dieu tout entier de prier pour que Dieu pardonne Costas. Voilà une absolution orthodoxe, selon la transmission de la foi apostolique.

Puis, il ne se contente pas de faire de longs discours sur l'amour de Dieu, de commenter les plus beaux chapitres de l'Évangile de Jean et ses épîtres sur l'amour. Non, il prend l'exemple concret d'un enfant malheureux et d'un fidèle qui croit être un bon chrétien, mais qui ne l'est pas, puisqu'il a accepté que son frère reste sans chemise alors que lui en avait deux.

La fondation d'écoles

Saint Cosmas savait que la foi se transmet aussi par l'écrit et que, pour que la transmission écrite puisse être reçue, pour que l'Évangile puisse être transmis, il faut savoir lire. Or savoir lire, sous l'occupation turque, n'allait pas de soi. Il n'y avait pas d'État pour assurer l'enseignement, il fallait que ce soit, dans chaque village, le curé qui organise une école plus ou moins clandestine pour enseigner les lettres. De village en village, Cosmas disait : « Faites des écoles. »

Écoutons-le s'adresser à nouveau aux fidèles dans l'église : « – Avez-vous une école, dans votre village, pour que vos enfants puissent s'y instruire ?

« – Non, saint père, nous n'en avons pas.

« – Rassemblez-vous tous et construisez-vous une belle école, puis désignez un conseil de direction et cherchez un maître. Que tous les enfants, riches et pauvres, s'instruisent, car c'est à l'école qu'on apprend qui est Dieu, la sainte Trinité, les anges, les démons, le paradis, l'enfer, la vertu, le vice, l'âme, le corps... Sans école, nous marchons dans les ténèbres. Le monastère a comme base l'école. S'il n'y avait pas d'école, où aurais-je appris à prêcher ? Le prophète Moïse étudia pendant quarante ans afin de s'instruire et de comprendre dans quelle voie il marchait. Étudiez, mes frères, vous aussi, et instruisez-vous autant que possible. Si les parents n'ont pas pu faire d'études, qu'ils prennent soin de l'instruction de leurs enfants. Ces derniers doivent apprendre le grec, car c'est la langue de notre église. Sans la

connaissance du grec, la doctrine de notre Église est incompréhensible. Une école grecque dans votre village vaut plus que les fontaines et les rivières. C'est seulement lorsqu'il aura fait des études que ton enfant pourra être appelé un homme. L'école ouvre les églises, l'école ouvre les monastères. »

Si le peuple grec avait perdu sa langue et ne parlait plus que turc, comment aurait-il pu participer à la liturgie ? La langue était liée à la religion du lieu, celui qui parlait turc apprenait à lire en arabe le Coran, celui qui parlait grec apprenait à lire l'Évangile. D'ailleurs, dans ces écoles fondées sous l'occupation turque, on apprenait à lire dans l'Évangile et dans la liturgie. Il n'y avait pas cette césure, cette coupure, qu'il y a par exemple en France, entre la vie de l'Église et l'instruction publique. L'instruction ne s'est pas faite contre l'Église, mais par l'Église.

De village en village, saint Cosmas encourageait les foules et les communautés à fonder des écoles qui allaient transmettre l'Évangile. Il prêchait donc l'enseignement de l'amour, la pratique de l'amour, par l'exemple que nous venons de lire, mais il encourageait aussi la transmission de la foi par l'enseignement et par l'école.

Se confier entièrement à Dieu

Prenons d'autres exemples. Voici un nouveau passage de saint Cosmas : « Trois cents ans après la Résurrection du Christ, Dieu envoya saint Constantin qui fonda un royaume chrétien. Ce royaume resta aux mains des chrétiens pendant 1150 ans, mais Dieu le leur enleva ensuite et le confia, dans notre intérêt, aux Turcs qui le gouvernent depuis 320 ans. Pourquoi Dieu le donna-t-Il aux Turcs et pas à une autre nation ? Parce qu'une autre nation aurait nui à notre foi, tandis qu'avec les Turcs on peut faire ce qu'on veut, pourvu qu'on leur donne de l'argent. [Vous voyez qu'il y a une pointe d'humour dans son enseignement.]

« Je vous dis ceci et vous fait cette recommandation : ne vous souciez pas de ce que Dieu fait, même si le ciel descend, même si la terre monte, même si tout l'univers est bouleversé comme il doit l'être aujourd'hui ou demain. Que l'on brûle votre corps, que l'on vous grille, que l'on pille tous vos biens, ne vous en souciez point. Donnez tout, rien ne vous appartient. Ce qu'il vous faut, c'est l'âme et le Christ. Ces deux choses-là, personne ne peut vous les enlever, même si le monde entier vient à vous, sauf si vous le demandez de votre propre gré. Ces deux choses-là, gardez-les bien, ne les perdez pas. Les martyrs ont gagné le paradis au moyen de leur sang, les ascètes au moyen de leur vie ascétique et nous, mes frères, savez-vous de quoi nous allons obtenir le paradis ? Au moyen de l'hospitalité, en nous montrant hospitaliers envers nos frères les pauvres, les aveugles, les infirmes. »

Voilà un autre exemple de cette prédication vivante. En résumé, saint Cosmas d'Étolie a profondément marqué le peuple de Grèce. Je ne pense pas que la foi se serait conservée comme cela fut le cas en Grèce sans les écoles qu'il fondait dans chaque village, sans le témoignage que ce moine donnait de la foi apostolique qu'il transmettait de façon vivante à un peuple qui vivait sa foi dans l'Église mais aussi dans sa vie quotidienne et populaire.

2. Saint Nicodème l'Hagiorite

Parlons maintenant de saint Nicodème l'Hagiorite. « Hagiorite » vient de *hagios* qui veut dire « saint » et *oros* qui veut dire « montagne » : Nicodème de la sainte montagne. La sainte montagne désigne évidemment le mont Athos, cette presque île où sont dispersés, à travers les forêts et les montagnes, une vingtaine de monastères et de nombreux petits ermitages, cela depuis plus de dix siècles. C'est là que certains moines vivent en ermites, dans des grottes, où on leur fait parvenir par une corbeille un peu de pain de temps à autre. Là, dans le silence de la grotte, jour et nuit en prière, ils vivent la vie en Christ qui est la Tradition apostolique.

Mais c'est aussi dans les monastères, avec leurs immenses bibliothèques, qu'ils lisent les écrits des Pères, les textes bibliques. La nuit, ils chantent la Bible dans la liturgie, la Bible vécue, ils participent au corps et au sang du Christ et vivent unis au Christ par le cœur, par le corps, par l'esprit, par la pensée, par la prière, par l'amour.

Saint Nicodème, lui, a réussi à rassembler, pour qu'elles ne se perdent pas et soient transmises, les perles de la Tradition apostoliques représentées de siècle en siècle par les Pères du désert, les ermites, les monastères. Il les a rassemblées dans un ouvrage qui s'appelle la *Philocalie*. *Philo* en grec veut dire « aimer », d'où en français le suffixe –phile, bibliophile, hellénophile, anglophile... Et *kalos* veut dire « beauté ». La philocalie est l'amour de la beauté, cette beauté des textes patristiques transmis de génération en génération. En rassemblant cette *Philocalie*, saint Nicodème a permis de ne pas perdre ce qu'il y avait de plus profond dans la Tradition chrétienne. Il a choisi les textes patristiques relatifs à la prière et la contemplation, à la vie en Christ.

La vie en Christ transmise par la *Philocalie*

La vie chrétienne n'est pas simplement l'enseignement des vertus, leur pratique et l'obéissance aux commandements (tout cela est nécessaire !) : un bon Juif peut pratiquer la vertu et connaître les commandements. Mais la vie en Christ, l'orthodoxie, est une union au Christ, union qui est possible et nécessaire pas seulement pour les grands saints et les mystiques, mais pour chaque chrétien. Quand le Christ prie son Père, la veille de sa mort, Il prie « qu'ils soient uns en Moi, Moi en eux et eux en Moi, comme Moi Je suis en Toi, Père, et Toi en Moi. »¹ Le but de la vie chrétienne, c'est la « vie en Christ », c'est d'être greffé sur le Christ, d'être uni à Lui afin qu'Il nous transmette la sève de son Saint Esprit, lorsque nous devenons une même plante avec Lui, lorsque nous sommes les sarments d'une vigne dont Il est, Lui, le tronc. C'est cette « vie en Christ » que, de génération en génération, les saints Pères ont vécue particulièrement intensément pour que chacun de nous puisse, petit-à-petit, y participer. Chaque fois que nous communions, lorsque nous nous unissons corps et âme au corps et au sang du Christ, nous sommes unis à Lui, nous devenons une seule chair avec Lui, nous inaugurons cette « vie en Christ » que nous alimentons par la communion quotidienne, par la lecture de l'Écriture, par la prière. Cette union en Christ est le

but de notre vie, car si la branche est coupée du tronc, elle meurt ! Si le Fils de Dieu s'est fait homme, c'est justement pour unir la branche au tronc, l'homme à Dieu. Cette union constitue la vie chrétienne qui se prolongera dans la vie éternelle.

Pour que les chrétiens conservent et développent cette vie, pour qu'ils restent et deviennent de plus en plus orthodoxes, il fallait leur transmettre toutes les perles de la vie des grands Pères de l'Église. Dans ces siècles obscurs de l'occupation turque, Nicodème l'Hagiorite rassemblera par un long travail de bibliothèque les œuvres des Pères qu'il réussira ensuite à faire publier à Venise. Il n'était évidemment pas question, dans les pays occupés par les Turcs, de pouvoir publier des ouvrages chrétiens. Saint Nicodème publie cette *Philocalie* pour la première fois à Venise, en 1782, sous le titre : *La Philocalie des saints neptiques*. « Neptique » est l'adjectif qui qualifie le mot grec *nepsis*, que l'on peut traduire par « sobriété », cette sobriété de l'âme, du cœur, qui fait que l'homme, prenant le contrôle de son corps, de son cœur, de ses pensées, peut ensuite offrir son cœur à Dieu et laisser l'Esprit Saint le remplir. Cette sobriété est une vigilance contre les débordements des passions, des colères, des désirs. Elle permet à un cœur pur d'accueillir la lumière de Dieu. La sobriété caractérise donc les Pères dits « neptiques ».

Saint Nicodème ne fait pas ce travail seul, mais s'allie très étroitement avec un autre père de son époque, Macaire Notaras, ainsi qu'à Athanase de Paros. Ensemble, également avec l'aide de l'évêque de Corinthe, ils réaliseront ce travail.

Publiée en grec à Venise en 1782, l'œuvre sera traduite en slavon à Saint-Pétersbourg en 1793. Elle ne sera traduite en russe qu'en 1877, mais elle inspirera et alimentera la vie des monastères russes et des fidèles. Elle sera traduite en roumain en 1946, en anglais en 1951, en allemand et en français à partir de 1953. C'est ce recueil de textes patristiques, relatif à la prière et à la contemplation, qui sera à l'origine du réveil spirituel de nombreux pays orthodoxes et préparera l'orthodoxie à un renouvellement profond devant l'imminence des problèmes qui se poseront au XIX^e et XX^e siècles.

Nous voyons donc l'importance du témoignage de saint Nicodème l'Hagiorite, dont le travail débordera largement la Grèce pour atteindre d'abord l'ensemble du monde orthodoxe et ensuite, petit-à-petit, le monde occidental. Lorsque la Grèce est entrée dans le marché commun, le journal *Le Monde* a publié un article où il était écrit : « La patrie de la *Philocalie* entre dans l'Europe. »

Nous voyons donc que, si saint Cosmas d'Étolie transmettait la foi à la masse du peuple, prêchant dans les villages et dans les églises, Nicodème l'Hagiorite, lui, dans le secret de sa bibliothèque, accumulait le trésor pour le transmettre au monde entier à travers la publication de la *Philocalie*. Ainsi, l'essentiel de la pensée de saint Grégoire Palamas, ce grand saint du XIV^e siècle, de saint Nicolas Cabasilas, de saint Maxime le Confesseur, de saint Jean Damascène, de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, de saint Athanase, de saint Macaire, de saint Antoine, de tous les saints qui, de siècle en siècle, nous ont transmis la pensée et la vie des apôtres, a pu parvenir jusqu'à nous.

Autres ouvrages de saint Nicodème

L'œuvre de saint Nicodème ne s'est pas bornée à la *Philocalie*. Il a aussi publié un livre remarquable qu'on appelle le *Pedalion*, c'est-à-dire le gouvernail. Il s'agit aussi d'un travail de compilation. Il a rassemblé tous les canons des conciles œcuméniques. Ce ne sont pas des textes juridiques, mais ils donnent des règles précises pour appliquer l'esprit de l'Évangile aux situations concrètes. Et ces règles, qui permettent à l'Évangile de passer dans la pratique apostolique de l'Église, étaient souvent oubliées ou négligées. Saint Nicodème, en les rassemblant en un seul livre, ainsi que les commentaires de ces canons, en particulier d'un grand canoniste qui s'appelait Balsamon, a mis à la portée des fidèles, spécialement du clergé de l'Église orthodoxe, des règles pratiques pour appliquer l'Évangile aux situations concrètes.

Aujourd'hui encore, quand un prêtre veut un conseil pratique pour appliquer l'Évangile, ne pas être livré aux fantaisies de sa conscience individuelle, mais connaître la pensée de l'Église, il ouvre le *Pedalion* de saint Nicodème. Il trouve là des normes, un guide qui lui permettra de juger d'une situation concrète en ayant des points de repère dans la Tradition de l'Église et des conciles œcuméniques. Il ne s'agit donc pas de lois, comme on se l'imagine, non plus que d'un instrument juridique, comme les recueils de droit canon dont on parle tant. Non, il s'agit de points de repère fixes pour la vie de l'Église, donnés par la Tradition, par les conciles œcuméniques. Ce ne sont pas des lois mais des normes. Une norme est un point de repère pour que chacun ne juge pas selon sa propre fantaisie, mais que, éclairé par sa conscience personnelle, il s'alimente à une source commune. Il y a ainsi des points de repère communs à toute l'Église, où le Saint Esprit parle aux Églises et éclaire de la lumière de l'Évangile les situations concrètes, vécues, réelles. C'est cela, l'application des canons, l'application du *Pedalion*.

Saint Nicodème l'Hagiorite était donc à la fois un homme de prière, un homme de lettres, mais aussi un esprit pratique qui cherchait à aider le clergé pour enseigner l'Évangile au peuple dans des situations concrètes et vécues.

Il publiera aussi une nouvelle *Échelle*, inspirée de l'*Échelle* de saint Jean Climaque, ainsi qu'une édition des œuvres de saint Grégoire Palamas. Il publiera un livre de prières, un martyrologe (des vies de martyrs). Il publiera une adaptation orthodoxe du *Combat spirituel* de Laurent Scupoli, en empruntant le texte à l'Occident pour l'adapter à l'Orthodoxie. Il publiera un petit livre qu'il compose lui-même, le *Manuel de bons conseils*, où il transmet en quelque sorte la fine fleur de toute la Tradition.

Il marque ainsi de sa personnalité la Tradition des Pères, mais il ne publiera que très peu de choses de lui-même car il a peur de l'individualisme. On ne peut se permettre un travail de création personnel que lorsque l'on a déjà assimilé et intégré tout l'enseignement de l'Église et c'est alors que la Tradition devient créatrice. Ce n'est alors plus une fantaisie individuelle, mais une œuvre personnelle, dont on devient capable lorsque l'enseignement et la vie des apôtres ont pénétré notre vie. On peut alors lui donner cette coloration personnelle qui la met à la portée des

contemporains, de l'homme de notre époque et de notre pays. C'est cela la Tradition : une création dans la fidélité, une fidélité créatrice.

Grâce à saint Cosmas d'Étolie, grâce à saint Nicodème l'Hagiorite, la grande Tradition des Pères a franchi les quatre sombres siècles d'occupation turque, pour déboucher sur le XIX^e et le XX^e siècles.

Le rôle des écoles clandestines

Il convient de souligner le rôle des écoles plus ou moins clandestines, où l'on apprenait à lire et à écrire à partir des textes soit de la Bible, soit de la liturgie. C'est-à-dire que la transmission de la langue et de la culture étaient l'instrument, l'outil de la transmission de la foi orthodoxe. Les écoles sous l'occupation turque ont donc joué un très grand rôle dans la transmission de la langue comme de la foi. De même d'ailleurs qu'en Afrique du Nord les Juifs apprenaient à lire dans les textes de la Bible et ne séparaient pas, là non plus, l'instruction de la transmission de la foi.

C'est une tradition qui s'est globalement perdue en France, où il y a eu une coupure entre la culture et la foi chrétienne. Cela est caractéristique de l'histoire de France et le Français moyen a donc certaines difficultés à se placer dans le cadre de cette tradition de la Grèce occupée par les Turcs où l'Église transmettait la foi en même temps que l'instruction, l'alphabétisation et la culture.

En revanche, les Grecs modernes ont beaucoup de difficulté à séparer aujourd'hui ce qui était indissociable sous l'occupation turque. Le véhicule, c'est-à-dire la langue grecque, et le contenu, c'est-à-dire la foi chrétienne orthodoxe, étaient indissociables. Ce n'est plus le cas lorsque l'occupation cesse, mais les habitudes de pensée restent. Un Cosmas d'Étolie passait son temps à dire aux habitants d'installer une école, d'apprendre aux enfants à lire, ce qui voulait dire en même temps à lire l'Évangile. C'est en instituant des écoles que la foi se transmettait parce que la foi a besoin d'un véhicule écrit pour être transmise. Si on ne lit plus la Bible, la foi ne se transmet plus et si on ne connaît plus la langue, on ne peut plus lire la Bible.

L'influence occidentale

Sous l'occupation turque, il y avait en Grèce une certaine liberté de culte qui n'a jamais été supprimée. Le patriarcat était considéré comme le représentant de tout ce que l'on appelait l'ethnie des chrétiens. Il y avait donc une tolérance relative, avec des moments de persécution. C'était une situation très nuancée.

Il arrivait parfois que des petits enfants, élevés dans la foi musulmane (de jeunes garçons enlevés par des musulmans à leurs familles pour en faire des janissaires), lorsqu'ils devenaient adultes, redevenaient chrétiens. Or, à ce moment-là, l'Islam les condamnait à mort. Un chrétien orthodoxe de naissance n'était pas persécuté par les Turcs, mais un musulman qui devenait chrétien était passible de la peine de mort. C'est ce qui a donné naissance aux néo-martyrs.

Il y avait donc bien peu de chances, sauf dans des cas très particuliers, qu'un chrétien orthodoxe devienne musulman. Les communautés chrétiennes devenues musulmanes, que ce soit en Grèce, en Serbie, en Roumanie ou en Bulgarie, sont des

cas isolés. Une petite communauté en Crète était devenue musulmane, mais ce sont des phénomènes assez exceptionnels.

Le danger, pour l'identité chrétienne orthodoxe, sous l'occupation turque, venait en fait plutôt de l'occupant occidental, dont le niveau culturel était très élevé. À la suite de la quatrième croisade, en effet, il y eut des occupations italiennes et franques, dans les îles grecques, qui se sont prolongées. Les îles ioniennes étaient occupées par les Vénitiens, l'île de Chio par les Génois, la grande île de Crète fut, jusqu'en 1669, occupée par les Vénitiens. L'île de Chypre fut occupée par les Lusignans, des Français. Les influences occidentales, spirituelles et intellectuelles, étaient sans doute beaucoup plus grandes que l'influence spirituelle de l'Islam, vis-à-vis de laquelle le monde chrétien orthodoxe était tout à fait fermé.

La prédication des Occidentaux, en tant que chrétiens, avait un certain écho, de même que leur art. L'iconographie a été très influencée, sous l'occupation, par les peintures occidentales. Une certaine tradition iconographique s'est même perdue sous l'influence de la Renaissance italienne. N'oublions pas aussi que les rares livres en grec étaient imprimés à Venise.

A une époque où l'instruction se transmettait très difficilement en Grèce, où il n'y avait guère d'écoles, tandis que les chrétiens d'Occident étaient eux fort instruits tout en possédant des moyens économiques considérables, le risque qu'un orthodoxe devienne catholique ou protestant était donc plus grand que celui de devenir musulman.

La foi chrétienne en Grèce est restée une foi très populaire. Le clergé est recruté à peu près exclusivement dans les milieux populaires. Les classes les plus riches, en Grèce, ont toujours été les plus éloignées de l'Église. Le parallèle avec la France, qui a une très forte bourgeoisie catholique, ne peut pas se faire. Les classes dirigeantes en Grèce n'étaient pas la classe chrétienne. De nos jours, il est vrai qu'une Église pauvre est peut-être plus souvent soumise à la tentation de se laisser acheter par les riches. Il est vrai que les riches, en particulier l'État, ont pu effectuer de fortes pressions sur l'Église, mais il faut se garder du parallèle avec l'Occident. Je dirais que c'est plutôt le pouvoir politique qu'une classe sociale qui a eu tendance à influencer

l'Église au XX^e siècle, en Grèce, ainsi qu'en Roumanie ou en Serbie.

En dépit de nombreuses faiblesses, de nombreuses attitudes fermées et étroites, conservatrices, les spirituels néo-helléniques ont donc eu l'immense mérite de transmettre la foi tant dans son aspect subjectif, c'est-à-dire la croyance, que dans son aspect objectif : l'enseignement des apôtres. Tout cela a pu se transmettre à une époque où il n'y avait ni universités, ni État, ni institutions, à travers toute la sombre époque de l'occupation musulmane (sans vouloir faire d'anti-islamisme, les faits sont là). Malgré tout cela, l'Église a continué, elle a eu des martyrs, l'enseignement a été transmis, les monastères ont perduré et l'essentiel de la Tradition apostolique est arrivé jusqu'à nous dans sa vitalité, dans sa vie profonde, pas tellement dans des manifestations ou institutions extérieures, mais dans la foi de

tout un peuple. Le trésor de l'enseignement apostolique, qui est le dépôt de la foi dans son intégrité, est arrivé jusqu'à nous aujourd'hui pour que nous l'exploitions et le développiions.

NOTE

1. Cf. Jn, 17, 21

LA TRADITION MONASTIQUE EN RUSSIE

Nous avons vu comment la Tradition des moines de l'Athos exprimée par saint Grégoire Palamas s'était transmise à travers le mont Athos et saint Nicodème l'Hagiorite jusqu'à la Grèce contemporaine. Mais, bien auparavant, elle était passée du mont Athos à tous les pays slaves.

En effet, l'un des maîtres de saint Grégoire Palamas, Grégoire le Sinaïte, au XIV^e siècle, s'était rendu du mont Athos en Bulgarie, au monastère de Paroria. De ce monastère était sorti un certain Cyprien qui, de 1390 à 1406, sera métropolite de Kiev. Il a un disciple, saint Serge, qui, tout au début du XV^e siècle, fonde la Laure de la Sainte Trinité. Saint Serge fait des navettes entre le mont Athos et son monastère, il est à l'origine du renouveau monastique en Russie. Dès le XV^e siècle, la tradition que l'on peut appeler palamite, qui était partie des moines du désert du III^e siècle, passée par le Sinaï puis par l'Athos, arrive donc en Russie.

1. Saint Nil de la Sora

Saint Serge a un disciple, saint Nil, vivant de 1433 à 1508. Partant du mont Athos, il fonde un monastère dans la Haute-Volga, au nord de la Russie.

Saint Nil est un exemple particulièrement frappant de la tradition monastique de la pauvreté. Cette tradition était d'autant plus importante qu'à l'époque, en Russie, il y avait encore des serfs et que l'Église aurait eu les moyens financiers et les terres qui lui permettaient d'en avoir. Saint Nil s'insurge contre l'idée qu'un monastère puisse avoir des serfs, des esclaves. Il cite saint Paul en disant : « Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus. »¹

« Au cas où notre santé, poursuit-il, ou quelque autre raison valable, ne nous permet pas de subvenir à tous nos besoins, nous pouvons recevoir des aumônes à condition de ne rien prendre de superflu. Quant à recevoir des profits du travail forcé d'autrui, cela ne peut pas nous être utile. Comment alors pourrions-nous rester fidèles au commandement du Seigneur : "Si un homme veut te faire un

procès et prendre ta tunique, donne-lui même ton manteau."² Dans les achats et les ventes des choses nécessaires, dans nos affaires artisanales, nous ne devons pas porter tort à notre frère mais plutôt en subir nous-mêmes. Si des laïcs travaillent chez nous, nous ne devons jamais leur refuser leur dû mais le leur accorder volontiers et les laisser aller en paix. Les moines doivent-ils faire des réserves pour faire eux-mêmes œuvre de bienfaisance ? Non, un moine n'est qu'un moine, il ne peut pas faire l'aumône, il peut dire franchement : "Nous avons tout quitté et nous T'avons suivi." L'aumône du moine, c'est d'aider son frère par la parole lorsqu'il en a besoin et de le consoler dans le malheur par un raisonnement spirituel mais, s'il n'a rien, comment ferait-il l'aumône ? »

Saint Nil reprend donc cette tradition monastique, biblique et évangélique de la pauvreté. « Bienheureux les pauvres, car à eux appartient le Royaume des Cieux. »³

Transmission de la *Philocalie* en Russie

Nous avons parlé de saint Nicodème, qui avait transmis la tradition de saint Grégoire Palamas à la fin du XVIII^e siècle, au mont Athos. Or voilà qu'un moine du nom de Païssi Vélitchkovsky, né en 1722 et mort en 1794, traduit en slavon et en russe la fameuse *Philocalie*. Il fait ce travail de traduction non plus au mont Athos, mais à Néamt, qui est actuellement en Roumanie, en Moldavie. Païssi Velitchkovsky, dont les ossements ont été retrouvés dans la cour du monastère de Néamt, à la suite d'un soulèvement mystérieux, en 1985, est un personnage très actuel dans les monastères de Moldavie, aujourd'hui. Son œuvre, en particulier sa traduction de la *Philocalie* en slavon, est passée de Roumanie en Russie, plus spécialement au monastère qui fut fondé en 1821 à Optino. C'est dans les environs de ce monastère que deviendra moine et ermite le fameux Séraphim de Sarov.

Ceux que les Russes appellent des starets et les Grecs des gérondas sont ces hommes qui ont marqué toute l'histoire de l'Église, ayant vécu dans le silence de la lecture de la Bible et de la prière. En particulier la fameuse prière de Jésus : « Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi pécheur ». Cette prière est à la fois une confession de foi, une invocation du saint Nom de Jésus et par conséquent de sa présence, une manifestation d'humilité – « aie pitié de moi pécheur » – et une demande de miséricorde. Cette prière si courte, qui est celle de la parole du publicain dans la parabole⁴, a traversé toute l'histoire de l'Église. À travers cette prière sans cesse répétée – « Priez sans cesse », dit saint Paul dans l'épître aux Thessaloniens⁵ – alternant avec la Parole de Dieu, s'est transmise la Tradition apostolique.

Elle ne s'est pas tellement transmise par la hiérarchie. C'est là la caractéristique de l'Église orthodoxe : ce n'est pas tant l'autorité ecclésiastique que des starets, des gérondas, des hommes de prière et de méditation, des hommes qui vivaient de la soif de Dieu, qui ont transmis, de génération en génération, l'enseignement des apôtres et qui ont rayonné à travers le peuple qui venait les consulter. Ces hommes de Dieu étaient proches des préoccupations des

cultivateurs, de l'homme de tous les jours – ce qui est encore le cas.

Le vieil évêque Alexandre, l'oncle de l'un de nos paroissiens, me racontait, quelques années avant sa mort, qu'un vieux prêtre en Russie avait reçu la visite d'un homme qui, dans sa jeunesse, avait commis beaucoup de péchés et s'était alors longuement confessé. Après avoir écouté attentivement cette confession, le vieux prêtre lui dit : « Est-ce que tu laisses ta terre se reposer tous les sept ans, est-ce que tu prends soin des animaux de ta basse-cour ? » Il ne s'est pas préoccupé de tous les péchés de jeunesse, mais de la vie quotidienne de ce cultivateur.

Le père Clément, auquel j'ai pu rendre visite en Roumanie, est un homme qui en 1947 a dû se cacher de la police communiste. Il s'était réfugié dans la forêt et avait creusé un trou sous un tronc d'arbre. Il a vécu pendant six mois dans ce trou. La nuit, comme saint François d'Assise, il conversait avec les oiseaux et les entendait chanter la gloire de Dieu. En racontant cela, cet homme de quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq ans s'est mis à imiter les chants et les cris des oiseaux qu'il entendait dans la forêt.

Autour de lui, il y avait des paysans des environs qui se faisaient la guerre pour venir le consulter, lui exposer leurs problèmes quotidiens. Ce sont ces vieux staretz qui, par le passé comme aujourd'hui, transmettent la foi au peuple chrétien.

Quand j'étais jeune moine, le prieur de mon monastère, le géronde Philothée, qui est mort il y a quelques années à l'âge de quatre-vingt-douze ans, était un homme de cette espèce-là, plein de petites anecdotes savoureuses, un homme que les gens du village venaient voir et consulter, un homme qui enseignait la parole de Dieu dans la vie quotidienne, au petit peuple, dans un langage simple et imagé.

La Parole de Dieu se voit. Elle est faite pour tout le monde, mais elle doit aussi être approfondie et étudiée. Saint Nicodème l'Hagiorite, dans son immense œuvre de rassemblement de textes patristiques et dans tous ses écrits, a fait œuvre d'intellectuel. Païssi Velitchkovsky, traduisant toutes ces œuvres en slavon, faisait aussi œuvre d'intellectuel. N'oublions pas que les grands intellectuels de Russie au XIX^e siècle, à commencer par Dostoïevsky, sans oublier Tolstoï, venaient à Optino et consultaient les moines. L'œuvre de Dostoïevsky est toute entière inspirée par les expériences qu'il a eues au contact de ces moines. Le vrai intellectualisme, c'est la recherche de la vérité. Ce n'est pas le sophisme, ni l'académisme. Quand on recherche la vérité, on cherche Dieu. Les staretz avaient une expérience de Dieu et je crois que l'on touche là du doigt l'essentiel de la tradition hésychaste. Si elle nous apporte quelque chose de fondamental, si elle nourrit l'Église, c'est qu'elle exprime une expérience vécue.

2. Saint Séraphim de Sarov

L'essentiel de la tradition monastique a été merveilleusement exprimée par

saint Grégoire Palamas, lorsqu'il disait que le rayonnement de Dieu, la grâce incréée, la présence même de l'Esprit de Dieu atteint l'homme en ce monde. C'est cette expérience du contact avec le rayonnement divin que cette grande tradition nous apporte.

Saint Syméon le Nouveau Théologien, au début du XI^e siècle, avait eu cette expérience de la lumière de Dieu. Cette lumière que Pierre, Jacques et Jean avaient vue lors de la Transfiguration du Christ, cette lumière que Moïse avait contemplée dans le Buisson ardent, Syméon le Théologien l'a vue à son tour, les moines de l'Athos contemporains de saint Grégoire Palamas l'ont vue, ainsi que saint Séraphim de Sarov, au siècle dernier, et nous en avons un témoignage frappant.

Son disciple Motovilov a écrit le récit de sa célèbre entrevue avec saint Séraphim. Il a vu, grâce à la prière du staretz, cette lumière du Saint Esprit. Séraphim, en réponse à sa question sur le but de la vie lui répondit : « L'acquisition du Saint Esprit ». Motovilov demande : « Vous me parlez toujours de l'acquisition du Saint Esprit comme le but de la vie chrétienne, mais comment puis-je Le reconnaître ? Les bonnes actions sont visibles, mais comment l'Esprit Saint peut-il être vu ? Comment puis-je savoir si oui ou non Il est avec moi ? » C'est en réponse à cette question, à cette angoisse, à ce doute, que Séraphim, par sa prière, lui permet de voir la lumière incréée dont le Christ parle quand Il dit : « Dieu est lumière. »⁶

Motovilov était loin d'être un ascète, un moine. C'était un grand pécheur et on l'avait emmené sur une civière auprès de saint Séraphim car il était paralysé. Il avait apparemment ce que les médecins modernes appellent aujourd'hui la sclérose en plaques. C'est la prière de saint Séraphim qui l'a guéri. Cet homme, qui mène une vie dans le monde, retourne voir saint Séraphim et a cette expérience étonnante. Il en fait le récit par écrit, mais ne le publie pas et ce n'est qu'à sa mort que sa femme le retrouvera dans un grenier. Il ne sera finalement publié qu'à la fin du XIX^e siècle en Russie.

Accueillir le doigt de Dieu

À travers le récit de Motovilov, nous avons un témoignage qui est un raccourci de toute la théologie chrétienne. Il est fondé sur le fait que Dieu, en se faisant homme et en donnant à ses disciples le Saint Esprit, rend Dieu accessible à l'homme. Pas Dieu dans son essence, évidemment, pas Dieu dans sa nature profonde, mais Dieu dans son rayonnement, dans sa grâce. En quelque sorte le doigt de Dieu, le Saint Esprit, vient nous toucher. C'est cela le but de la vie chrétienne – pas seulement des grands moines mais de tout homme – d'arriver à accueillir ce doigt de Dieu afin – pour se servir du langage de saint Pierre – de participer à la nature divine⁷. C'est parce que cela paraît au premier abord réservé à des grands mystiques et semble inaccessible, qu'on a voulu réduire l'expérience de la vie en Christ au christianisme, à une doctrine sèche, à un moralisme : « Fais ceci, ne fais pas cela », à une suite de commandements et d'interdits, de devoirs et de châtements.

On a réduit la vie en Christ à une doctrine religieuse qui n'est plus l'Évangile

de Jésus Christ. On a voulu mettre l'Évangile à la portée des hommes et on l'a finalement caricaturé pour en faire une religion comme les autres. Il est plus facile – et c'est la grande tentation – de se contenter de suivre des règlements, alors que finalement, chaque dimanche, quand nous recevons dans le mystère de la communion eucharistique le corps et le sang du Christ, ne faisons-nous pas là une expérience mystique à la portée de tout chrétien ? Si nous ne voyons pas la lumière de Dieu, nous savons tout de même, par la foi, que nous entrons en communion, c'est-à-dire en union intime, corps et âme, avec la chair du Christ ressuscité. Par conséquent, quel que soit notre niveau spirituel, c'est une vie en Christ qui commence à un tout petit niveau pour chacun de nous.

Lorsque nous cherchons à faire le bien ou à obéir à un commandement, ce n'est pas simplement pour obéir à une loi mais c'est par soif de Dieu, par soif de communion. Notre but, notre objectif à tous, est toujours la communion, l'espérance de la participation à la nature de Dieu. C'est cette espérance qui est le moteur de la vie chrétienne.

De l'obéissance à la rencontre avec Dieu

C'est en cela, finalement, nous l'oublions trop souvent, que nous différons des Juifs. Les Juifs, pour lesquels j'ai le plus grand et le plus profond respect, sont encore à considérer que le but de la vie du croyant est l'observation de la Loi. C'est une merveilleuse pédagogie et il faut passer par là. L'observation de la Loi est très importante car elle finit par nous rendre conscients du fait que nous n'y obéissons pas, que nous sommes pécheurs, que nous avons besoin d'un Sauveur. Il faut donc commencer par là.

Or, trop de chrétiens en restent aujourd'hui à ce que j'appellerais ce niveau judaïque de l'obéissance à la Loi. Ce n'est pas cela, être chrétien. C'est la pédagogie qui nous mène à la foi chrétienne, cela est indispensable et nécessaire, mais ce n'est pas le but. Le but n'est pas la Loi mais la rencontre. Peut-être y a-t-il plus de staretz, de gérondas, qu'on le croit. Personnellement, j'ai été touché en rencontrant ce vieux Père Clément dans ce petit village de Moldavie, comme j'ai été touché dans ma jeunesse en rencontrant le vieux père Philotée qui fut mon père spirituel. Je pense que si on cherche ces anciens, on peut les trouver. Évidemment, ils ne font pas de publicité et il faut les chercher : « Cherche et tu trouveras. »⁸

Même si nous ne les rencontrons pas, cependant, le but de notre vie peut être la soif de la rencontre avec Dieu, l'acquisition du Saint Esprit, quel que soit notre niveau. À ce moment-là, nous ferons le bien, non pas par simple obéissance à une Loi, mais par soif de Dieu et nous éviterons le mal, non pas par crainte d'un interdit, mais par crainte qu'il y ait un écran, une opacité qui nous empêche d'atteindre Dieu.

J'aime beaucoup cette phrase de saint Ignace d'Antioche : « Atteindre le Christ. » Voilà le but de la vie ! Saint Ignace se sert, dans le texte grec, du verbe que l'on emploie pour désigner une flèche qui atteint sa cible. Comme une flèche doit atteindre sa cible, l'homme doit atteindre Dieu, atteindre le Christ : c'est le but de la

vie ! Aussi loin que nous puissions être aujourd'hui de ce but, c'est le mouvement de la flèche vers la cible qui est le moteur de notre vie. Si nous obéissons aux commandements, c'est notre façon de nous rapprocher de la cible. Mais le but reste toujours la rencontre et l'attente de ces quelques instants bénis qui nous sont quelquefois donnés au cours de notre vie, où le doigt de Dieu touche notre cœur à l'occasion de telle épreuve, de tel problème, de telle angoisse, de tel événement marquant dans notre vie. Il y a des moments, dans la vie du croyant, où Dieu s'arrange pour faire un signe de sa présence, de son appel. À ce moment, comme Pierre dans la barque, il faut sortir et marcher sur l'eau, quitte ensuite à douter, à couler et à crier : « Seigneur, sauve-moi ! »⁹ La main du Christ vient alors nous ramener dans la barque. Le but de la vie chrétienne est toujours de trouver cette main du Sauveur qui nous conduit vers Lui et vers le Père.

NOTES

1. 2 Th 3, 10.
2. Mt 5, 40.
3. Mt 5, 3.
4. Lc 18, 9-14.
5. 1 Th 5, 17.
6. 1 Jn 1, 5.
7. 2 P 1, 4.
8. Lc 11, 10.
9. Mt 14, 30.